

L'Etat d'esprit actuel en Allemagne

Un vif mécontentement se manifeste contre les excès des autorités militaires.

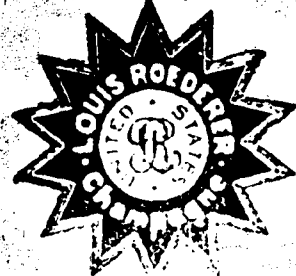
Examinant l'autre jour la situation intérieure, une personnalité dont le nom est un titre de gloire pour l'Allemagne, et qui est certainement l'un des plus grands patriotes du pays, disait: — Aujourd'hui, il n'y a plus de question de Saverne ou d'Alsace-Lorraine; l'affaire du lieutenant von Forstner ou celle du préfet de police de Berlin disparaît. Ce qui reste et ce qui restera éternellement de cette malheureuse affaire, c'est ce qu'on n'avait jamais vu en Allemagne ce qui avait été évité pendant quarante ans: l'animosité du peuple contre le lieutenant allemand, contre les privilèges dont jouit sa caste, contre l'hostilité avec laquelle ce dernier considère parfois quiconque n'a pas l'honneur de porter l'uniforme.

«Ce que nous avons aujourd'hui en Allemagne, cela s'appelle l'affaire», et l'on ne pourra plus maintenant retenir le peuple après toutes les erreurs commises, ce peuple qui vient de s'imposer encore des sacrifices énormes pour son armée, cette armée qui n'est en somme composée que de ses enfants.

«L'Allemand est tenté à se révolter, mais alors que pour son armée il ne regarde ni aux privations d'argent, ni aux sacrifices de sang, on vient lui déclarer tout d'un coup qu'un lieutenant qui a commis des illégalités, qui a frappé de son sabre un malheureux sans défense, qui pourra en faire autant avec tout citoyen allemand se promenant tranquillement dans la rue, quand on vient lui déclarer que ce lieutenant pourrait être gracié parce que cette infime minorité exige que le corps des officiers soit un Etat particulier dans l'Etat, alors le peuple allemand ne connaît plus rien dans son indignation, et malheur à qui affronte sa fureur.

«Aujourd'hui, la question se résume de la façon suivante: le peuple contre l'armée.»

CHAMPAGNE LOUIS ROEDERER, REIMS



PAUL GELPI & FILS AGENTS 227 Rue Decatur Nouvelle-Orléans

BUREAU DE PLACEMENT SYLVAIN VIDALAT 214 EXCHANGE ALLEY

Chambres garnies de premier ordre. Prix modérés. OUVERT TOUTE LA NUIT

CENDRES

CENDRES À VENDRE EN TOUTES QUANTITÉS



THOMAS M. JOHNSTON

Le roi des cendres de la Nlle-Orléans

Nivellement de terrains Tombereaux à louer

1925 Rue Annunciation

CENDRES

Phone Jackson 1445

CENDRES

CENDRES

WAGONS COMPLETS SONT MA SPÉCIALITÉ

en ce moment du moins, on ne paraît pas croire au succès de la cause orléaniste. On plaint plutôt le Duc d'Orléans qui n'a pas d'enfants et qui se trouve aux prises avec les mésaventures conjugales dont les journaux ont parlé. Dans ces conditions, la cause orléaniste, est plutôt compromise, d'après toutes les probabilités. En un mot, les milieux princiers alliés aux d'Orléans sont profondément attristés, surtout en ce moment où la naissance d'un Napoléon va peut-être réveiller certains partis politiques et raviver les luttes d'autrefois.

Le Washington Artillery

A commencé la célébration du 75ème anniversaire de sa fondation.

Hier après-midi, a commencé la célébration des deux jours de fête du Washington Artillery, une des plus fortes organisations militaires du Sud. Les fêtes ont débuté par un grand banquet qui a eu lieu, à 1 heure de l'après-midi, au Monteleone Hotel.

Les officiers démissionnaires de ce corps sont les invités des officiers actuels. Plusieurs des invités sont des vétérans de la guerre civile, pendant laquelle le Washington Artillery se signala au service de la Confédération. Le capitaine W. W. Crane présidait le banquet. Le soir, à l'Hotel Grunwald, les officiers ont donné une grande réception aux officiers de l'armée et de la flotte des Etats-Unis. Dans la matinée de dimanche le monument funéraire du Général Metairie, recevra la visite des membres de cette organisation militaire et l'archevêque célébrera la messe au Soldiers' Home. Dans l'après-midi grande réception dans les locaux du Washington Artillery et le soir à l'Hotel Grunwald.

Consulat de France 522 rue Bourbon

Les personnes dont les notes suivent sont priées de se présenter à la chancellerie: M. Arrebol, Natou Eugène M. Arotcharen, Jean M. Aubry, Roger Octave Alphonse M. Barbier, Alexandre M. Barthe, Jean Joseph M. Barroul, Julien M. Beaume, Jean Pierre Ar-

M. Berkelmans, James M. Bejotes, Auguste M. Boulard, André Alexandre M. Bastian, Jean M. Bouillon, Guillaume M. Brunel, Jean M. et Mme Cartier M. Calando, Victor M. Coig J. Bernard M. Cantou, Martin M. Casamayouret, Jean Pierre M. Chamberdon, Paul Martin M. Duranton, François M. Duffoure, Jean Pierre Me. Duffour, Félicie Me. Duffour, Alice Mme. Veuve Duffour. M. Eseudé, Augustin M. Fortier, Jean Cyprien M. Faurie, Claude M. Fort, Célestin François M. Forte, Jean M. Hoffmann, Léonard Enfile M. Labourdette, Laurent M. Leisner, Jean M. Maisonneuve, Louis Jean M. Pouy, Maurice M. Proul, Honoré M. Rovea, Emami Dominique M. Labourdette, Laurent M. Soulagnot, Pierre

ALLEMAGNE

Le dix septième Dreadnought allemand.

Kiel, 21 février. — Le dix-septième cuirassé de la marine allemande a été lancé aujourd'hui. Il a été baptisé par la princesse Cécile, femme du prince héritier et se nomme "Kronprinz". Le prince héritier étant atteint d'une attaque de bronchite n'a pu assister à ce baptême. Il était représenté par le prince Henry de Prusse.

HAÏTI

Le chef des rebelles s'enfuit de la capitale.

Cap Haïtien, 21 février. — Le sénateur Davilmar Théodore, le chef des rebelles, accompagné des membres de son cabinet, s'est enfui de Cap Haïtien. La ville a été par la suite occupée par les troupes du gouvernement. L'armée rebelle a été mise en déroute pendant la journée d'hier. Les rues de la ville sont parcourues par des compagnies de détachement américaines.

AUTRICHE-HONGRIE

Le Duc d'Orléans et les milieux Princiers.

Vienne, 21 février. — A l'occasion de la naissance d'un Prince Napoléon, à Bruxelles, on reparle du Duc d'Orléans, à Vienne et à Munich, dans les milieux princiers qui lui sont plutôt favorables. Dans ces milieux,

CHINE

Un bandit chinois tue 1300 personnes. — Plusieurs femmes et enfants sont parmi les victimes. — Les troupes sont parties à la recherche du bandit. — On craint un autre mouvement xénophobe.

Pékin, 21 février. — Des bandits, ayant à leur tête un nommé "White Wolf", ont massacré 1300 personnes, sur ce nombre nombreux sont les femmes et les enfants. Ce massacre a eu lieu le 29 janvier dernier, à Lianan-Chow, dans la province de Ngan-Hwei. A l'occasion de ce massacre ils ont tué un missionnaire français, et ils ont fait prisonniers deux autres étrangers qu'ils conservent pour obtenir une forte rançon.

L'armée chinoise forte de 25,000 hommes se dirige actuellement vers le camp de "White Wolf", qui se trouve dans le voisinage de Cheng Yang Kwan, une localité située au nord de la province dans laquelle le massacre a eu lieu.

Les bandits se trouvent au nombre de 2000, ils sont tous armés de fusils modernes. On redoute, dans le cas où il serait impossible d'exterminer "White Wolf" et ses compagnons, que ce dernier ne se mette à la tête d'un nouveau mouvement xénophobe. Les troupes du gouvernement ne paraissent pas très anxieuses de marcher contre les bandits.

soulevé ainsi le grave conflit auquel nous assistons ?

Mais, dira-t-on, est-ce la chose si facile en Allemagne, en Prusse surtout ? Sacrifier quelqu'un aux conservateurs semble souvent presque impossible. Et pourtant, la même majorité qui le 4 décembre, se prononçait contre le chancelier, demande aujourd'hui publiquement de ne pas pousser à bout le peuple allemand.

Elle comprend, outre les socialistes, bien entendu, les nationaux-libéraux, dont le chef, le docteur Bassermann, s'exprime dans ce sens dans la "Gazette de Mannheim"; puis le centre, dont le chef, M. Erzberger, rapporteur du budget de la guerre, menace dans le "Tag" le ministre de la guerre, le général von Falkenhayn, de lui montrer à la rentrée, en lui supprimant son budget, que quand des officiers ont commis un manquement aux lois et à la discipline, ils ne doivent pas être couverts par les autorités militaires.

Elle se compose enfin de radicaux qui, par l'intermédiaire des docteurs Wiemer, Naumann, Haussmann, montrent aujourd'hui dans le "Courrier de la Bourse", au "Berliner Tageblatt" et à la "Gazette de Voss" que, même en Prusse où le régime parlementaire n'existe pas plus que dans le reste de l'Allemagne, un gouvernement ne saurait à la longue se maintenir contre l'opinion populaire.

TOUJOURS A LA RECHERCHE DE T. W. DANZIGER

La récompense offerte pour la capture de T. Walter Danziger, le receveur indécrotte de la défunte banque Teutonia, a été portée à 500 dollars par la Fidelity and Deposit Company. Plusieurs milliers de dollars ont été

qui ne devraient pas et qui ne doivent pas exister.

Et cette lutte se déroule au moment où des députés comme le docteur Wiemer et le docteur Neumann, adversaire du gouvernement, reconnaissent que "la loyauté politique du chancelier, M. de Bethmann-Hollweg, avait, l'année écoulée, assuré à l'Allemagne des succès si brillants dans le domaine de la politique étrangère."

Une crise intérieure

Cependant, laissons maintenant parler les journaux dont nous avons résumé ici les opinions et voyons plus en détail comment ils envisagent cette grave question. Il faut déclarer tout d'abord qu'en dehors de l'abîme qui sépare les conservateurs des autres partis et qui a provoqué une grave crise intérieure, aucun événement, tel qu'un changement dans le régime parlementaire, par exemple, ne peut survenir.

Comment, dira-t-on, le gouvernement allemand sortira-t-il de cet impasse ?

Il ne peut dissoudre le Reichstag. Les socialistes y reviendraient encore plus nombreux!

Un coup d'Etat! Personne n'y songe. Une guerre à l'étranger! comme le demandent les journaux de province.

En dehors de ces journaux et de quelques conservateurs, on n'a pas envie, en Allemagne, de recourir à un moyen aussi désespéré. Quoi, alors ? Sacrifier, comme le peuple le demande par l'intermédiaire de sa presse, certains sous-ordres qui ont laissé s'envenimer une affaire n'ayant au début qu'une importance relative et qui ont

La presse allemande

Le cri de douleur d'un Allemand montre sans doute la situation sous un jour trop sombre, mais lorsqu'on lit aujourd'hui les articles que consacre la presse aux événements qui se sont déroulés pendant les douze mois précédents lorsqu'on songe à la haine qui s'y manifeste à l'égard des adversaires, lorsqu'on voit enfin que ce sentiment va presque jusqu'à atteindre la personnalité qui ne doit pas être mêlée aux débats, alors on comprend, que l'on ait pu écrire, quelques jours avant que le Reichstag ait prononcé le vote de méfiance envers le chancelier, que l'état d'esprit de la presse allemande représentant le peuple semblait plus effrayant encore que lors des journées mémorables de novembre 1908.

Depuis le 3 novembre 1913, les journaux allemands, aussi bien que les parlementaires, aussi bien que tout ce qui vit et pense en Allemagne, n'ont fait que s'entretenir de l'affaire de Saverne. Depuis le 3 novembre 1913, il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'on ne lût dans les feuilles allemandes les attaques les plus furieuses des partisans et des adversaires du lieutenant prussien. Aujourd'hui, la fureur, des deux côtés, semble avoir atteint son paroxysme.

Les points de vue des deux partis n'ont pas changé, bien au contraire. D'un côté, ce sont les 50 conservateurs qui veulent empêcher par le fer et par le feu, si c'est nécessaire, qu'on touche à celui qui porte l'uniforme du roi; de l'autre, ce sont les 347 députés qui, dans un bloc compact, et malgré la diversité de leur opinions, exigent que justice soit faite et qu'on en finisse une fois pour toutes avec ces traditions

en secousses convulsives, tirait notre charrette. "Alors commença un interrogatoire étrange, d'une incroyable subtilité: ce Georges savait la langue de tous les esprits, il disait à chacun les mots spéciaux qu'il comprend mieux que d'autres et auxquels il attache un sens plus complet.

"Voici ce qu'il tira de notre conducteur, qui dit ce jour-là — et celui-là seulement sans doute — toute une série de choses qui dépassaient de beaucoup sa faculté de compréhension, Georges débrouillait pour lui les impressions de sa seconde conscience.

"La dame de Gil-le-Cœur était une drôle de dame! Les uns disaient qu'elle était vieille. Et, de fait, lorsqu'elle était morte, l'an précédent, on avait appris qu'elle avait cinquante-cinq ans, et il fallait la voir... Mais la dame de Gil-le-Cœur, c'était une autre affaire! Elle était grande, grande, et toute mince, avec une taille "comme ça", faisait le raconteur en montrant le fillement souple de son manche de fouet. Et encore elle avait des cheveux de la couleur que fait quelquefois le soleil à six heures, en septembre, là derrière la colline, des cheveux qui frisottaient, qui frisottaient... Puis il revenait à l'allure de la châtelaine et, pensif, déclarait: " — Quand on la regardait marcher, monsieur, je ne sais pas pourquoi, mais ça vous rendait le cœur content... C'est drôle, n'est-ce pas ?

"Il disait ensuite qu'elle était toujours vêtue de blanc. — mais de si belles robes, couvertes de choses brillantes, ou bien de dentelles. Une fois qu'il était allé porter quelque chose au château. — car il n'était pas de Messigny, lui, il était de Mineuil, tout à côté de Vertot. — une fois donc la dame lui avait donné un poubroire, et le souvenir lui restait de ces mains, des mains toujours et si extraordinairement blanches; il se rappelait avoir vu des mains com-

Feuilleton de l'Abécille de la Nlle-Orléan

No 6 Commencé le 17 février 1914

LA DAME DE GIT-LE-CŒUR

(Suite)

"L'aubergiste savait, ou du moins croyait savoir, que c'était près du village de Vertot. Et prolix, intelligent, gras, obtus, plus paysan que nature, il entrait dans des considérations tout à fait étrangères au sujet, y enfonçait jusqu'aux genoux, y tournait et retournait, en avait jusqu'aux yeux, puis par-dessus la tête, et toujours parlait. Georges était pâle d'énerve. Il ne fit tellement pitié que l'inter-vins en commandant un véhicule, pour aller à l'instant vérifier les adipeuses assertions de l'aubergiste. Ce fut une nouvelle affaire; mais elle prit fin cependant, et, à onze heures, nous avions quitté Messigny.

"Georges demeura silencieux très longtemps. Puis, tout d'un coup, un tressaillement brusque le traversa, et se virant de côté, en sorte que sa figure se trouva juste en face du jeune gars, à l'air somnolent et fin, qui nous menait: — Dites donc, mon garçon, fit-il de sa voix singulière qui en ce moment avait une intonation qui ordonnait, dites donc, vous avez connu la dame de Gil-le-Cœur, vous ?

"Les yeux pâles, fins, et circulaires, du paysan parurent osciller. Puis, avec l'ombre d'un sourire: "Pour sûr!" fit-il en allongeant un coup de fouet à l'ossature couverte de peau blanche qui,

être que tous ces gens ont été comme moi: assésité que j'ai su qu'elle était morte, ça m'a fait comme si on m'tait un poids de l'estomac et je n'y ai plus pensé. Sans doute le sort était fini, n'est-ce pas ?

"Georges s'écarta du garçon avec un frissonnement. Il ne parla plus et, jusqu'à l'arrivée, l'aubergiste tourna vers le point disparu où, dans le trou d'eau profonde, le grand Louis s'était noyé le jour de l'enlèvement de la dame.

"Tenez! c'est là l'histoire!" dit tout à coup notre conducteur.

"Et alors, avec un soubresaut et la sorte de halètement sifflant que l'on a lorsqu'on vous plonge dans une eau trop froide, Georges se retourna violemment.

"S'encadrant dans beaucoup d'arbres énormes, posé sur une large pelouse, le château de Gil-le-Cœur avait cet air correct, confortable, souriant, des maisons de campagne anglaises. Les portes-fenêtres, les petits carreaux, les bows-windows, l'enlèvement des murs roses par les plantes grimpances, tout donnait à cette demeure un caractère de réalité heureuse, d'élégance et de sympathie, qui semblait mal cadrer avec l'élément fantastique perçu par le paysan au travers de la persistante jeunesse et du charme inexplicable de la dame de Gil-le-Cœur.

"Le château était confié à la garde d'une vieille femme qui avait été l'intendante de la dame. On la découvrit au fond du potager, on l'amena, et elle consentit à nous faire visiter la maison, sur cette affirmation qu nous songions à l'acheter. En entrant dans le vestibule, Georges ôta son chapeau, et la vieille femme, qui commençait son boniment explicatif, s'arrêta au milieu d'une phrase et resta les yeux fixés sur lui avec l'expression d'un étonnement intense.

" — Oh! non, il n'est venu personne... Peut-

A Continuer.